

## Lumières et révolution dans l'historiographie italienne

*Enlightenment and Revolution in Italian Historiography*

**Anna Maria Rao**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/859>

DOI : 10.4000/ahrf.859

ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 83-104

ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Anna Maria Rao, « Lumières et révolution dans l'historiographie italienne », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 334 | octobre-décembre 2003, mis en ligne le 08 décembre 2009, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/859> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.859>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

---

# Lumières et révolution dans l'historiographie italienne

*Enlightenment and Revolution in Italian Historiography*

Anna Maria Rao

---

- 1 À l'occasion du bicentenaire, Furio Diaz dessinait un tableau très sombre de l'historiographie italienne de la Révolution française entre le début du XIX<sup>e</sup> siècle et celui du XX<sup>e</sup> siècle. Diaz rappelait ainsi ce que les jeunes étudiants italiens pouvaient apprendre de la Révolution dans les manuels scolaires des années 1930 :

« Plusieurs de ma génération gardent un vif souvenir de la façon dont les manuels scolaires en vigueur dans les lycées traitaient de la Révolution française. C'était une dévalorisation, un dénigrement, dans le meilleur des cas un affadissement. Les motifs de fond étaient limités et élémentaires. Erronés les fondements théoriques dont la Révolution s'était nourrie : les idées des Lumières et les « principes immortels ». Chaotique la formation de l'Assemblée Constituante des États Généraux, et dépourvue d'esprit constructif suivant les canons du droit public. Expression inutile de féroce rage plébéienne la prise de la Bastille. Apparition de la « canaille » comme protagoniste du mouvement dans les journées des 5-6 octobre 1789. Coup de main injuste et féroce des sections jacobines le 10 août 1792, qui avait renversé la monarchie. Meurtre impitoyable le procès du roi en janvier 1793, légitimé seulement en apparence. Et bien entendu tous les ingrédients convergeaient vers le tableau de ce qui avait été la manifestation maximale du mal : la dictature du Comité de Salut Public, la folie homicide de Robespierre, Saint-Just, etc., la Terreur. »<sup>1</sup>

- 2 Ces prises de position superficielles « contre le grand mouvement », observait Diaz, manquaient de tout effort interprétatif. Elles ne tenaient compte ni de la grande historiographie contre-révolutionnaire, de Maistre, Bonald, Chateaubriand, ni des plus sérieux « courants révisionnistes », de Constant à madame de Staël, ni des grands historiens du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, ces manuels exerçaient sur les jeunes l'effet contraire, grâce aussi à une littérature qui exprimait de tout autres sentiments d'admiration et de sympathie, surtout par les puissants couplets de Giosuè Carducci : « Ainsi, en dernière instance, nous apprîmes à rappeler et à juger la Révolution au rythme excitant des sonnets du *Ça ira*, plutôt que par les mornes oraisons en faveur de

l'ordre public et du conformisme politique que nos manuels d'histoire nous administraient »<sup>2</sup>.

- 3 Furio Diaz fournissait un témoignage intéressant sur l'image de la Révolution française dans les manuels scolaires italiens de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Certes, il semblait négliger le fait que les manuels scolaires ne reflètent pas nécessairement l'état d'une historiographie. Au contraire, on a plutôt insisté sur une « certaine autonomie » des manuels scolaires vis-à-vis de la recherche et de l'historiographie : Riemenschneider les a définis comme « des autobiographies nationales en ce sens qu'on y trouve consignée l'image de soi et des autres, telles que la définissent les instances ayant qualité pour statuer sur l'enseignement d'une nation ». Le manuel scolaire d'histoire, a écrit encore Riemenschneider, « n'est plus un sous-produit de l'historiographie ni un dérivé de la recherche, par rapport à laquelle il a conquis une certaine autonomie. C'est pourquoi il serait erroné d'évaluer et de juger le contenu du manuel scolaire à la seule aune scientifique ». Les manuels scolaires seraient plutôt l'expression de plusieurs discours nationaux qui transcendent les activités de recherche<sup>3</sup>. Dans sa préface aux actes du même colloque, Michel Vovelle nuancait cette affirmation, écrivant que « le discours pédagogique reflète [...], avec des distorsions significatives et des simplifications, les courants de la grande histoire »<sup>4</sup>.
- 4 Du point de vue historiographique, Furio Diaz soulignait en général l'« incompréhension que l'historiographie, l'idéologie politique et l'ethos civil du xix<sup>e</sup> siècle ont dans leur ensemble montré vers la Grande Révolution »<sup>5</sup>. Il donnait une illustration incisive de cette affirmation en traçant une rapide synthèse des étapes principales des études, une sorte d'inventaire, qui nous fournit un utile point de départ.
- 5 À l'origine d'une tradition historiographique fondée sur des jugements hâtifs et superficiels, Diaz évoquait l'ouvrage de Vincenzo Cuoco, *l'Essai historique sur la révolution de Naples* (1801). À son avis, Cuoco, sous l'influence des *Reflections on the French Revolution* d'Edmund Burke (1790) et des *Considérations sur la France* de Maistre (1797), inaugurait une longue tradition qui jugeait abstraits les principes révolutionnaires : un jugement fondé sur l'expérience de la révolution en Italie plutôt que sur les événements français. Chez Cuoco, « les traditions sentimentales et culturelles, les préventions nationales du pays d'origine, purent constituer une barrière tenace contre l'accueil de la Révolution française. Malheureusement par la suite cette barrière [...] se propagea pendant tout le xix<sup>e</sup> siècle à une certaine culture italienne "historiciste". Et c'est une tendance culturelle et idéologique qui influencera largement le Risorgimento lui-même, de Carlo Botta à Cesare Balbo, de Mazzini à Manzoni et à d'autres », sauf « des esprits originaux et solitaires tels que Cattaneo et Ferrari »<sup>6</sup>. Carlo Botta, Pietro Colletta, Luigi Blanch, comme Cuoco, jugèrent la Révolution française à la lumière des effets qu'elle avait eus en Italie, condamnant la Terreur, Robespierre, Danton et Marat. Le patriote piémontais Carlo Botta dans son histoire de l'Italie de 1789 à 1814, publiée en 1824, décrivait comme des « calamités » les événements révolutionnaires qu'il avait directement vécus en Italie et en France<sup>7</sup>. Luigi Blanch traitait directement de la Révolution française dans son compte rendu de *l'Histoire de la Révolution française* de Thiers, huit ans après sa publication (1848). Lui aussi, il condamnait la Terreur et refusait de considérer la Révolution dans son ensemble<sup>8</sup>. De même Lazzaro Papi, un médecin mort à Pise en 1834, dans ses *Commentari della Rivoluzione francese dalla morte di Luigi XVI fino al ristabilimento de' Borboni sul trono di Francia*, en quatre volumes, publiés à Lucques en 1830, considérait les jacobins comme des « bêtes féroces » au service de la

populace, tandis qu'il célébrait Napoléon comme le restaurateur de l'ordre et du catholicisme<sup>9</sup>. Cesare Balbo, dans son *Sommario della storia d'Italia* (1846) présentait comme une « honte » la Révolution et l'exécution du roi<sup>10</sup>. Les « observations comparatives entre la révolution française de 1789 et la révolution italienne de 1859 » écrites par Alessandro Manzoni entre 1864 et 1872, et publiées par Ruggero Bonghi en 1889, n'étaient qu'un « malheureux réquisitoire » moraliste sur le caractère illégal de la Révolution en France<sup>11</sup>. Même parmi les démocrates, la Révolution n'avait pas trouvé de vrais historiens. Mais Carlo Cattaneo, écrivant en 1854 le compte rendu de l'ouvrage de Thierry, *De la formation et du progrès du Tiers État*, soulignait la valeur de tournant politique de la Révolution. Et Giuseppe Ferrari, dans son histoire des « révolutions d'Italie » (1870) considérait la Révolution comme le passage à l'action de la philosophie des Lumières<sup>12</sup>. Bref, le XIX<sup>e</sup> siècle italien n'avait pas connu une « sérieuse historiographie » de la Révolution française, et cette prise de distance était aux origines de l'idéologie modérée du *Risorgimento* italien<sup>13</sup>. Seulement l'ouvrage que Salvemini publia en 1905 introduisit enfin « la pensée historique italienne [...] dans le grand circuit de la réflexion historiographique européenne sur la Révolution »<sup>14</sup>.

- 6 L'ouvrage de Furio Diaz de 1989 se voulait polémique dès son titre, qui annonçait un véritable réquisitoire contre l'« incompréhension italienne de la Révolution française ». À son avis, le choix « en faveur ou contre les années héroïques 1793-1794 » était un « critère indiscutable de jugement de l'historiographie révolutionnaire, de celle à tendance marxiste, de Mathiez à Lefebvre à Soboul, à celle « révisionniste » et philothermidorienne de Furet, Ozouf, Richet, Baker, Lucas, Bien, Gauchet, etc. »<sup>15</sup>.
- 7 En 1986, Diaz avait publié une vaste synthèse de l'histoire européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ne s'arrêtait pas aux débuts de la Révolution française, mais qui se prolongeait jusqu'à Brumaire<sup>16</sup>. Un travail de longue haleine, qui faisait du problème de la représentation et de la participation au pouvoir la clef de lecture du XVIII<sup>e</sup> siècle européen et du passage du « mouvement des Lumières » au « mouvement des peuples ». Le passage d'une idée de représentation étroitement liée à la défense des privilèges de corps nobiliaires et territoriaux à une idée démocratique de représentation avait été, du reste, au centre de son importante étude de 1962 sur la lutte parlementaire en France au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Un ouvrage qui attestait l'importance que l'étude de l'histoire française du XVIII<sup>e</sup> siècle, des Lumières à la Révolution, avait acquise désormais dans l'historiographie italienne qui en avait fait, selon Franco Venturi, une véritable « indigestion »<sup>18</sup>. Franco Venturi, envers qui Furio Diaz a toujours reconnu la profondeur de sa dette intellectuelle, s'y était lui-même penché dans les années 1940, pendant son exil en France. La mort de Georges Lefebvre lui semblait terminer une grande saison des études révolutionnaires, comme il l'écrivait à Leo Valiani le 13 septembre 1959 : « C'est vraiment la fin d'une époque des études françaises. On voit de loin comment, malgré toutes les différences, Lefebvre était encore lié à la grande tradition, commencée au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des historiens de la Révolution française. À présent les études internationales, qui sont pourtant justes, et les études d'histoire sociale et économique, qui sont pourtant nécessaires, s'éloignent de la vision d'une grande Révolution française »<sup>19</sup>.
- 8 Ce commentaire signalait le sens radicalement politique que les recherches sur la « grande Révolution » avaient eu pour toute une génération qui s'était battue contre le fascisme et, en même temps, le début d'une nouvelle saison, marquée par l'émiettement des études entre toute une série de directions différentes. La lettre de

Franco Venturi donne aussi un démenti partiel au tableau très sombre de l'historiographie italienne sur la Révolution française tracé par Furio Diaz. Il s'agissait toutefois d'un renouveau assez récent.

- 9 Diaz n'a pas été le seul à souligner l'hostilité à la Révolution française d'une large partie de la culture italienne du XIX<sup>e</sup> siècle, qui fut mise en relief particulièrement par le centenaire de la Révolution, quand celle-ci fut largement condamnée, non seulement par les historiens modérés, comme, entre autres, Ruggero Bonghi et Francesco Montefredini, mais aussi par des socialistes comme Leonida Bissolati, qui ne voyaient dans la Révolution française qu'une imposture bourgeoise<sup>20</sup>. Mais si l'on interprète cette hostilité comme un refus de 1793 et de la Terreur, ce refus n'était pas exclusif de l'historiographie italienne, loin s'en faut ; il caractérisait au contraire une large partie de l'historiographie française elle-même à laquelle les historiens italiens pouvaient puiser. Parmi leur sources, il y avait toutefois une large présence de Thiers, qui fut plusieurs fois édité en italien, à Florence en 1835-1839, à Naples en 1842, à Milan en 1889, et de Taine, fréquemment cité dans les histoires italiennes de la période révolutionnaire<sup>21</sup>.
- 10 Ce qui préoccupa surtout l'historiographie italienne fut longtemps le problème du *Risorgimento* : la Révolution française était jugée par ses rapports avec l'unification nationale italienne, d'un côté, et, de l'autre, avec le mouvement des réformes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme l'observait Walter Maturi, Carlo Botta avait inauguré une conception idyllique du XVIII<sup>e</sup> siècle destinée à dominer longtemps dans l'historiographie italienne qui « tendait à détacher l'histoire du Risorgimento de l'histoire de la révolution française »<sup>22</sup>. Mais les choses étaient assez compliquées, puisque parmi les modérés, si quelques-uns repoussaient la Révolution française comme une brusque interruption d'un mouvement pacifique de réformes politiques et de renouvellement économique grâce auquel l'Italie était en train de sortir d'une longue histoire de décadence, d'autres, tout en condamnant les excès de la populace et des jacobins, reconnaissaient à la Révolution son apport fondamental dans la naissance du sentiment national italien. Parmi les libéraux catholiques, ne manquait pas une condamnation de la politique des réformes ecclésiastiques menées par les princes éclairés du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.
- 11 Carlo Tivaroni, qui avait combattu comme volontaire avec Garibaldi, dans son « histoire critique de la révolution française », publiée en 1882 comme volume d'introduction à son « histoire critique du Risorgimento italien » en neuf volumes (1888-1897), et destinée à un large succès, s'appuyant sur Quinet (mais aussi sur Thiers, Mignet, Lamartine), essayait de concilier tous les partis. Il donnait un jugement positif du mouvement des Lumières et des réformes, mais il ne pensait pas qu'il aurait pu aboutir à de véritables changements sans la secousse révolutionnaire. Comme Luigi Blanch, il écrivait que les jacobins italiens, à la différence des jacobins français, avaient été des victimes et non pas des bourreaux<sup>24</sup>.
- 12 En 1890, en publiant des documents sur Mantoue dans les années 1797-1799, Alessandro Luzio observait que ces documents (actes du gouvernement, articles de la presse) montraient que les jacobins italiens avaient été les « dignes ancêtres des radicaux d'aujourd'hui », dont ils partageaient les mêmes « actions sectaires, le même langage virulent et obscène »<sup>25</sup>. Encore plus significatif était un recueil en trois volumes publié à Milan en 1897, sur la « vie italienne pendant la Révolution française et l'Empire ». Le premier volume était ouvert par un essai de Cesare Lombroso sur « La délinquance dans la Révolution française », où il reprenait les positions déjà exprimées en 1890 dans son

livre sur « le crime politique et la Révolution française », les mêmes condamnations des révolutionnaires, définis comme des malfaiteurs, des charlatans, fous et criminels <sup>26</sup>. La contribution de Vittorio Fiorini présentait l'image déjà courante des jacobins italiens comme des personnages de comédie qui avaient imité les révolutionnaires français mais seulement dans leur langage : « En France, on coupe vraiment des têtes ; en Italie on les coupe aux statues ». Giovanni Antonio Ranza avait écrit des proclamations incendiaires, mais il n'avait jamais « plongé ses mains dans le sang de personne ». L'importation de la révolution en Italie avait interrompu l'évolution naturelle de son histoire, mais elle avait eu le mérite d'« allumer le sacré feu du sentiment patriotique italien » et de former une conscience nationale <sup>27</sup>. Guido Pompilj considérait à son tour la République napolitaine comme l'exemple des vertus héroïques qui inspireront le sentiment national italien, mais jugeait très sévèrement l'expérience du *triennio* républicain italien : « Ces petites républiques, éphémères, eurent la vie fugitive de ce qui n'a pas de vie à sa naissance, ce furent des mois d'événements et de passions, de scélératesses abominables et de vertus sublimes, dont la mémoire sacrée parle encore aux âmes des citoyens » (<sup>28</sup>). D'où l'enseignement principal qu'il fallait tirer de la Révolution française : « Avertissement à ceux qui ne savent pas préparer à l'avance les paratonnerres ! Il fallait bien célébrer le centenaire de la révolution, mais par des comparaisons instructives, des méditations fructueuses, plutôt que par des panégyriques flatteurs ou par des invectives stériles » <sup>29</sup>. Voici quelques exemples de la prose adoptée à l'occasion du centenaire de la Révolution française et du *triennio* italien.

- 13 La fin du XIX<sup>e</sup> siècle marqua toutefois des changements importants dans l'étude de la Révolution française en Italie. Mise à part l'occasion du centenaire, les luttes politiques du moment rendaient très actuel, comme on l'a vu, la réflexion sur les événements révolutionnaires <sup>30</sup>. Mais encore faut-il rappeler le processus de professionnalisation de la pratique historique, et le culte positiviste du document, évidents dans l'insistance sur le travail de recueil des sources. Carlo Tivaroni, par exemple, soulignait la nécessité de « ne rien affirmer sans preuves » : mais comme il lui était impossible d'accéder directement aux archives de tous les États italiens, il proposait au lecteur le résultat des centaines de publications sur le *Risorgimento* italien, lui offrant la possibilité de comparer les différentes opinions et de se former ainsi son propre jugement <sup>31</sup>. Le même souci occupait Ercole Ricotti dans son histoire de 1789, publiée après sa mort en 1888, où il soulignait les liens entre Lumières et Révolution, mais il condamnait les excès qui avaient suivi les principes de 1789 <sup>32</sup>. Pendant ces mêmes décennies, le travail érudit des « amateurs » trouvait les moyens de s'organiser et de communiquer autour des sociétés et « deputazioni di storia patria », dotées de leurs propres revues : ce qui explique aussi le foisonnement des recherches sur l'Italie du *triennio* à l'époque du centenaire <sup>33</sup>. Pasquale Villari surtout lança en 1891 le grand débat sur l'histoire-narration et l'histoire comme science <sup>34</sup>. L'historiographie ne peut pas se réduire purement et simplement à l'idéologie : la Révolution française n'était pas seulement un objet de réflexion sur le *Risorgimento* italien et sur les origines de la démocratie contemporaine, d'une part, et, de l'autre, sur la révolution en général comme méthode de changement politique, elle était aussi un laboratoire important pour la définition des méthodes du travail historique.
- 14 Dans ce climat, l'œuvre de Benedetto Croce assumait tout de suite un grand prestige et une valeur paradigmatique <sup>35</sup>. Croce méprisait les recherches érudites locales qu'il jugeait comme le produit de « petits animaux bienfaisants et inoffensifs » <sup>36</sup>. Il

nourrissait aussi des réserves à l'égard de l'historiographie économique-juridique, en particulier envers les premières études de Gaetano Salvemini et de Gioacchino Volpe sur les communes médiévales, car il jugeait nécessaire de conjuguer l'histoire avec une plus large philosophie : c'était d'ailleurs un débat européen, celui même où s'engagèrent en France la *Revue de synthèse historique* d'Henri Berr ou *l'Année sociologique* de Durkheim<sup>37</sup>. Croce fut parmi les premiers à reconnaître l'apport décisif de la Révolution française aux origines du *Risorgimento* italien, soulignant en particulier le rôle joué par les patriotes méridionaux, grâce à l'élaboration du projet d'unification politique de la péninsule, qu'ils soutinrent avec une vigueur particulière dans le cadre du mouvement unitaire italien et, surtout, grâce à leur sacrifice. Il dépassait ainsi la tradition interprétative nationaliste, soit en ce qui concernait l'idée d'une inévitable décadence italienne sous la domination étrangère à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et en particulier l'idée de l'« oppression espagnole », soit en ce qui concernait les origines du *Risorgimento*<sup>38</sup>. Il rétablissait aussi un lien de continuité et de développement idéal entre la pensée des Lumières et le mouvement des réformes, d'un côté, et, de l'autre, le « jacobinisme » de 1799 et le mouvement libéral national du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>. Mais son attitude envers les Lumières ne manquait pas de réserves, puisqu'il repoussait comme abstrait et antihistorique le rationalisme des philosophes dont, à son avis, la Révolution et ses principes avaient été le fruit, et qui avait inspiré les patriotes napolitains<sup>40</sup>. Du reste, Alessandro Manzoni avait déjà distingué dans la pensée des Lumières un côté concret et pragmatique d'un côté abstrait et utopique, représenté surtout par la pensée de Rousseau, qu'il estimait à l'origine des destructions révolutionnaires<sup>41</sup>.

- 15 À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le matérialisme historique – auquel Croce lui-même fut sensible pendant les années 1890 – et le mouvement socialiste ouvrirent la voie à une considération positive et autonome de la Révolution française en tant que telle, profondément liée aux questions brûlantes soulevées en Italie et en Europe par la crise politique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Antonio Labriola, par exemple, dédiait à la Révolution française ses cours de philosophie de l'histoire à l'Université de Rome en 1888-1889, en 1897-1898 et 1898-1899<sup>42</sup>. En 1890, Pasquale Villari incitait son élève Gaetano Salvemini à se pencher sur l'étude de la Révolution française (43) : « Le grand mérite d'avoir commencé la problématique moderne dans le champ des études historiques de la Révolution française au *Risorgimento* [écrivait Walter Maturi en 1950] revient à Gaetano Salvemini. Avant Salvemini l'histoire de la Révolution française en Italie était troublée par les sentiments et les ressentiments du *Risorgimento* »<sup>44</sup>. Maturi lui reprochait d'interrompre sa narration à Valmy, et commentait : « Une histoire de la Révolution française sans Robespierre et sans la dictature jacobine n'est pas une histoire de la Révolution française »<sup>45</sup>. Mais ce qui intéressait tout d'abord Salvemini (qui pensait d'ailleurs poursuivre son ouvrage jusqu'à 1814) était justement la chute de l'Ancien Régime, le moment de la « destruction » et ses « raisons », avant d'aborder celui de la reconstruction : une coupure trop nette, mais qui lui permettait d'offrir une vaste fresque des conditions économiques, politiques, sociales et culturelles de la France pré-révolutionnaire, dans laquelle le mouvement des Lumières occupait une place importante. « Une grande révolution [écrivait-il] avait déjà mûri dans les consciences, quand elle se manifesta dans les faits ; il ne s'agissait pas seulement d'un déchaînement de violence : elle est surtout le résultat d'un effort intense de pensée, d'un vaste renouveau moral ». La Révolution française avait été précédée par une vaste crise spirituelle, la révolution des idées avait précédé la révolution des événements<sup>46</sup>. « Certes [concluait-il en ce qui concerne le rapport entre Lumières et Révolution] ce ne

furent pas les philosophes qui détruisirent l'ancienne société : celle-ci se défaisait d'elle-même. Ce ne furent pas les philosophes qui créèrent les causes de la Révolution : celles-ci s'étaient élaborées pendant les siècles précédents. Mais les futurs révolutionnaires apprirent par la littérature philosophique à reconnaître ces causes, à les détester, à espérer et à vouloir une société nouvelle et meilleure »<sup>47</sup>.

- 16 L'historiographie nationaliste qui contestait tout lien entre la Révolution française et le *Risorgimento* italien resta toutefois longtemps dominante<sup>48</sup>. Mais ce courant n'était pas monolithique dans son interprétation des « origines » du *Risorgimento* italien. Ettore Rota, par exemple, qui fut parmi les principaux représentants de ce courant, connut une évolution significative dans ses thèses interprétatives. Dans ses études des années 1910, sensible aux suggestions du matérialisme historique, il donnait une évaluation positive du rôle des patriotes italiens du *triennio* dans le développement de l'idée nationale : le « mouvement démocratique cisalpin » n'avait pas été « un parti abstrait ou utopique, né par imitation servile de l'étranger », mais il avait été un « parti proprement autochtone », lié aux « besoins commerciaux et industriels de la grande bourgeoisie », dont l'« action patriotique » devait être considérée comme l'« annonce malheureuse d'un plus heureux *triennio* 1859-1861 »<sup>49</sup>. Il retrouvait ainsi les bases économiques du *Risorgimento* italien dans le développement autonome de la bourgeoisie italienne (en particulier dans le nord de l'Italie) au XVIII<sup>e</sup> siècle. En même temps, il opposait la philosophie « historiciste » italienne, de Vico à Cuoco, à une pensée française considérée comme abstraite et anti-historique<sup>50</sup>. Mais Rota – dont les études seront définies par Maturi comme des « travaux à thèses »<sup>51</sup> – finira par la suite, dans les années 1930, par adhérer pleinement aux thèses du nationalisme dynastique savoyard, considérant la réalisation de l'unité nationale italienne surtout comme un « problème de force » : le Piémont avait joué un rôle fondamental, grâce à ses « gloires guerrières » et à son « audace dynastique » ; le *triennio* républicain de 1796-1799 n'avait été que la « phase de la grande illusion patriotique, caractérisée par une inversion du sens historique, par l'obscurcissement de la vérité, par une déviation complète de l'âme nationale de sa voie royale »<sup>52</sup>.
- 17 D'autre part, comme l'a observé Mario Mirri, ceux qui posaient l'accent sur le mouvement réformateur et qui « excluaient l'expérience révolutionnaire [...] pour rattacher directement les hommes des réformes aux libéraux modérés du *Risorgimento*, ne faisaient pas immédiatement un choix nationaliste », mais tout simplement libéral modéré. C'était le cas, par exemple, de Carlo Morandi et Antonio Anzilotti<sup>53</sup>. Antonio Anzilotti, en particulier, invitait à considérer les réformes du XVIII<sup>e</sup> siècle dans leur spécificité et dans leur autonomie, sans projeter en arrière leur échec final et les événements révolutionnaires. Représentant de l'école économique-juridique, ses études des années 1910 sur les réformes en Toscane détachaient leur considération du problème des origines du *Risorgimento*<sup>54</sup>. De son côté, Guido De Ruggiero, dans ses études des années 1920 sur le libéralisme européen et sur la pensée politique de l'Italie méridionale aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, soulignait les caractères originaux de la tradition culturelle de l'Italie du Sud<sup>55</sup>. D'autres, comme Giuseppe Prato pour le Piémont, et Niccolò Rodolico pour le Royaume de Naples, voyaient dans les développements économiques du XVIII<sup>e</sup> siècle l'émergence d'une bourgeoisie rapace qui se jeta dans les bras des envahisseurs français<sup>56</sup>.
- 18 Le livre de Gaetano Salvemini, plusieurs fois corrigé et réédité jusqu'en 1954, inaugura une véritable tradition historiographique italienne sur la Révolution française, qui se

poursuivit surtout dans la période entre les deux guerres et dans l'immédiat après-guerre. Pendant le fascisme, le contrôle sur les institutions historiques exercé par la *Giunta centrale degli studi storici* (Commission centrale des études historiques), créée en 1934, n'impliqua pas une vision unitaire du *Risorgimento* italien ni un refus radical de la Révolution française, comme le prouve la parution de plusieurs ouvrages : par exemple, la première biographie italienne de Robespierre, publiée par Mario Mazzucchelli ; la traduction de la *Révolution française* d'Albert Mathiez, publiée en 1933 à Milan par l'éditeur Corticelli, compensée, pour ainsi dire, par la traduction de Pierre Gaxotte parue la même année ; le volumineux volume de Giuseppe Maranini, *Classe e stato nella rivoluzione francese*, paru en 1935 dans la collection d'études fascistes de la Faculté des Sciences politiques de l'Université de Pérouse – où l'auteur enseignait histoire du droit italien – dont le compte rendu fut publié par les *Annali storiche della rivoluzione francese* en 1938. L'ouvrage de Maranini, d'inspiration nationaliste, faisait de la France de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle un véritable laboratoire pour l'analyse des problèmes de l'État dans les crises révolutionnaires et des fondements et des contradictions de la « domination de classe » de la bourgeoisie<sup>57</sup>. En 1932, Croce publiait son histoire de l'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle, dont le premier chapitre, consacré à « La religion de la liberté », situait les débuts du libéralisme dans la Révolution française, qui avait réalisé l'égalité civile et la tolérance religieuse et affirmé les droits de l'homme<sup>58</sup>.

19 À Genève, Guglielmo Ferrero consacrait à l'histoire de la France entre 1789 et 1870 ses cours des années 1930-1931 aux années 1940-1942, en situant ouvertement la Révolution française aux origines du monde contemporain<sup>59</sup>. Il ne s'agissait plus seulement du *Risorgimento* italien et des conséquences de la Révolution en Italie, même si les problèmes de la formation et des transformations de l'État italien restaient au centre des intérêts de l'historiographie italienne sur la Révolution française. Sur ce thème, on continua de travailler, pour repousser ou soutenir le lien entre les événements français et l'émergence du projet national unitaire italien, et de nombreuses et importantes études parurent sur ce sujet pendant les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle : de Ettore Rota à Renato Soriga, Arrigo Solmi, Baldo Peroni, Alberto Maria Ghisalberti, Pia Onnis Rosa. En France même, Jacques Godechot publiait dans les années 1930 ses premières études sur les rapports entre robespierristes, babouvistes français et patriotes italiens. Et le babouvisme fut justement un des thèmes qui portèrent les historiens italiens à se pencher plus directement sur l'étude de la Révolution française. Toujours pendant les années 1930, Pia Onnis Rosa publiait dans la *Rivista storica italiana* et dans la *Nuova rivista storica* ses études sur Babeuf et Buonarroti<sup>60</sup>.

20 Il faut toutefois rappeler que, sous la direction de de Vecchi, l'Institut pour l'histoire du *Risorgimento* privilégia les études sur le Royaume de Sardaigne, sur l'économie italienne au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur le rôle de l'Église et des catholiques dans la construction de l'État italien<sup>61</sup>. Il suffit de consulter l'index de la revue de l'Institut, la *Rassegna storica del Risorgimento*, des années 1914-1963<sup>(62)</sup> : sur à peu près 1 870 titres (articles, glanes, comptes rendus, etc.), moins d'une centaine portent sur l'Italie révolutionnaire et napoléonienne, dont une quarantaine d'après 1946, signe de la nouvelle saison d'études qui s'ouvrit après le fascisme et la guerre. Même en ce qui concerne les comptes rendus d'ouvrages sur la Révolution française, il faut attendre les traductions italiennes des années 1950 pour trouver les noms de Jean Jaurès<sup>63</sup>, Georges Lefebvre, Albert Mathiez, Jacques Godechot<sup>64</sup>. Mais il est excessif d'affirmer, comme le fit Pia Onnis Rosa dans

une brève mais dense mise à jour sur les études italiennes à propos de l'histoire de la Révolution française publiée en 1950 dans les *Annales historiques de la Révolution française*, que la production historique de la *Rassegna storica del Risorgimento* reflétait entièrement le « nationalisme fasciste » et l'« interprétation officielle » de Vecchi <sup>65</sup>, ce qui est démenti en particulier par les articles de Carlo Zaghi <sup>66</sup>. Dans le débat sur le *Risorgimento*, qui domina l'historiographie des années 1930, les positions furent très variées, soit parmi les fascistes, soit parmi les antifascistes <sup>67</sup>.

- 21 En ce qui concerne plus directement les rapports Révolution française-*Risorgimento* italien, pour Giovanni Gentile et Gioacchino Volpe la nation italienne s'était formée à travers un long cheminement qui trouvait dans le XVIII<sup>e</sup> siècle son moment décisif, ce qui « allégeait » le *Risorgimento* « de sa servitude idéale de la Révolution française, que plusieurs considéraient encore comme le *fiat lux* de la nouvelle conscience italienne du XIX<sup>e</sup> siècle » <sup>68</sup>. Mais, pour le premier, l'unification italienne était le résultat d'un mouvement spirituel qu'il voyait incarné par Mazzini et perfectionné par le fascisme ; tandis que Volpe soulignait l'ensemble des transformations économiques, sociales et politiques qui avaient conduit à l'unification italienne <sup>69</sup>.
- 22 Tout à fait différente était la position de Cesare Maria de Vecchi di Val Cismon, président de la Société nationale pour l'histoire du *Risorgimento* à partir de 1933 et de la Commission centrale des études historiques en 1935, qui donnait une version strictement étatiste de ce mouvement, vu comme l'œuvre dynastique des Savoie et de la force de l'État <sup>70</sup>, tandis que Alberto Maria Ghisalberti, secrétaire de rédaction de la *Rassegna storica del Risorgimento* et secrétaire général de la Société présidée par de Vecchi, plus proche de Volpe dans son interprétation, repoussait cette vision du *Risorgimento* comme simple réalisation d'un État unitaire imposé d'en haut <sup>71</sup>.
- 23 Une lettre adressée par Adolfo Omodeo à Benedetto Croce le 19 août 1937 montre bien le climat des études pendant cette période :
- 24 « J'ai reçu du fils de Bulferetti deux brochures d'histoire du *Risorgimento*, intéressantes pour leur documentation, mais déplorables quant à leur approche : le schéma de De Vecchi : les réactionnaires intégrés dans l'histoire du *Risorgimento* comme des personnalités actives et efficaces, l'ambition d'agrandissement de Carlo Alberto considérée comme un moment de la conscience nationale italienne. Ah, combien de bêtises ces historiens subalpins nous infligent ! » <sup>72</sup>
- 25 Surtout la *Nuova rivista storica* dirigée par Gino Luzzatto, isolée et attaquée par les autres revues historiques tombées sous le contrôle des institutions fascistes, avec les écrits de Corrado Barbagallo, Baldo Peroni, Aldo Ferrari, Guido Mondolfo, défendait ouvertement le lien entre Révolution française et *Risorgimento* italien <sup>73</sup>, ainsi que la revue presque clandestine *Nuovi problemi di politica storia ed economia*, dans laquelle Carlo Zaghi publia pendant les années 1930 ses nombreuses études sur la diplomatie du Directoire et sur les Républiques Cispadane et Cisalpine, études qui furent ensuite recueillies dans les volumes publiés après la guerre <sup>74</sup>. Zaghi fut un des opposants les plus acharnés des thèses nationalistes qui exaltaient les changements paisibles mais radicaux réalisés par la politique des réformes au XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>75</sup>.
- 26 Parmi les historiens qui s'efforcèrent de détacher la considération du siècle des Lumières et des réformes de ses débouchés révolutionnaires, d'échapper à la vision téléologique dominante, il faut aussi rappeler Luigi Salvatorelli, historien du christianisme et du *Risorgimento*, qui fut parmi les fondateurs du Parti d'action. Dans ses

études sur la pensée et l'action politique italiennes aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>76</sup>, Salvatorelli repoussait la vision de Vecchi du *Risorgimento* comme processus d'en haut réalisé par la force des Savoie et le considérait comme un long cheminement de l'esprit national, tout en reconnaissant le rôle fondamental de la période révolutionnaire : période contradictoire, puisqu'elle avait posé les fondements des réalisations politiques du XIX<sup>e</sup> siècle, mais avait été en même temps une période de domination étrangère. Au siècle des réformes avaient manqué deux choses fondamentales : la participation du peuple et un « système organique de l'État », à savoir une constitution<sup>77</sup>. Tout en étant antinationaliste, il pensait qu'il existait déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle une conscience nationale et une idée unitaire en Italie. De même, Nino Valeri considérait Pietro Verri comme un « révolutionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>78</sup>.

27 L'École d'histoire moderne et contemporaine de Rome, dirigée par Gioacchino Volpe et fréquentée, entre autres, par Federico Chabod, Carlo Morandi, Walter Maturi, Ernesto Sestan, Carlo Zaghi, exerça une fonction importante dans leur formation historique et dans le renouveau de l'historiographie italienne<sup>79</sup>. Et Maturi, dans l'article « *Risorgimento* » publié dans l'*Enciclopedia italiana*, proposait une interprétation tout à fait différente des thèses nationalistes, en soulignant les rapports fondamentaux entre la Révolution française et l'histoire italienne du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>80</sup>.

28 L'École normale de Pise, grâce en particulier à l'enseignement de Luigi Russo, fut aussi un important foyer de formation de jeunes historiens, de Cantimori à Saitta, qui dans les années 1940 produisit ses premiers fruits par des études sur la période révolutionnaire<sup>81</sup>. Sans oublier la revue de divulgation historique promue par Federico Chabod et Carlo Morandi, *Popoli*, où Delio Cantimori publia en 1941 son article sur Babeuf, repris en 1943 dans son recueil *Utopisti e riformatori italiani*<sup>82</sup> ; et l'ouvrage d'Adolfo Omodeo, paru pour la première fois en 1925 et réédité en 1931, 1938 et 1942, qui considérait « la Révolution française et l'œuvre de rénovation et réorganisation de Napoléon » comme « des moments essentiels de l'histoire du Risorgimento » et leur consacrait une grande partie de ses chapitres<sup>83</sup>. Pendant les années 1940, Armando Saitta publiait dans la revue *Belfagor* ses premières études sur Filippo Buonarroti<sup>84</sup> et Alessandro Galante Garrone publiait son *Buonarroti e Babeuf*<sup>85</sup>.

29 La guerre et la Résistance, les problèmes de la nouvelle Italie qui devait sortir de la fin du fascisme, ne pouvaient qu'accroître l'intérêt historiographique et politique pour la Révolution française. Adolfo Omodeo, qui par son ouvrage sur *L'età del Risorgimento italiano* avait contribué de façon fondamentale à démolir la vision nationaliste, écrivant à Benedetto Croce le 22 mars 1944 sur la question de l'alternative entre monarchie et république, lui rappelait l'exemple français :

« Une autre question – plus sérieuse – est celle de la monarchie. Vous avez le souci de la sauver. Considérez s'il vaut la peine de diviser les forces du renouvellement pour ce regret [...] Vous dites : « Je doute que les Italiens soient mûrs pour la république ». Je ne discute pas cette assertion. Je dis seulement qu'elle est douteuse sur le plan historique et qu'elle n'est pas valable sur le plan politique. L'immaturation doit se révéler à travers l'expérience et ne peut pas être anticipée. En 1791 aussi les Français n'étaient pas mûrs pour la république, mais après la fuite de Varennes la monarchie était impossible ; et Barnave, Bailly et Lafayette se trompèrent en essayant de la conserver : l'année suivante Danton et Marat créèrent la république. Et après tout, nous, versés dans l'histoire, nous ne devons pas nous faire des illusions. Quand on attaque un roi il faut mener le coup jusqu'au fond, et se méfier des descendants, même s'ils sont dans leur berceau. »<sup>86</sup>

- 30 Encore, comme le notait Pia Onnis Rosa dans sa mise à jour des études italiennes sur la Révolution française<sup>87</sup>, la préparation de la constitution républicaine italienne stimulait l'intérêt pour l'histoire des institutions politiques de la France révolutionnaire : d'où les études de Saitta sur les Assemblées constituantes françaises<sup>88</sup> et de Felice Battaglia sur les Déclarations des droits<sup>89</sup>, tandis que Giuseppe Maranini, lui-même engagé dans les débats sur la Constitution républicaine, rééditait en 1952 son ouvrage sur la Révolution<sup>90</sup>, et Luigi Salvatorelli publiait en 1944 *Leggenda e realtà di Napoleone*, dédié « à la mémoire de Guglielmo Ferrero, mort en exil pour la liberté d'Italie »<sup>91</sup>.
- 31 Les décennies 1940 et 1950 connurent un véritable foisonnement des recherches italiennes sur la période révolutionnaire, accompagnées par une politique éditoriale très active de traduction de nombreux ouvrages classiques et récents de l'historiographie française : d'Édouard Quinet à Jean Jaurès, en passant par Georges Lefebvre, Albert Mathiez, Albert Soboul. Giorgio Candeloro traduisait en 1942 l'ouvrage de Tocqueville. Franco Venturi publiait en 1948 le fruit des recherches menées pendant son exil en France sur Jaurès, Mathiez et Lefebvre<sup>92</sup>. En 1959, Alessandro Galante Garrone publiait son livre sur Gilbert Romme, une recherche qui lui avait été suggérée par son ami Georges Lefebvre<sup>93</sup>. Et Federico Chabod, historien de la Renaissance, de Machiavel, de Charles Quint, professeur d'histoire moderne à Rome depuis 1946, consacrait en 1950-1951 son cours universitaire à la Révolution française<sup>94</sup>.
- 32 Dans son livre de 1948, Franco Venturi voyait dans *l'Histoire socialiste* de Jaurès, la *Vie chère* de Mathiez et les *Paysans du Nord* de Lefebvre les trois étapes fondamentales de l'historiographie récente de la Révolution française<sup>95</sup>. Il relevait dans *l'Histoire* de Jaurès la centralité de la réflexion sur le rapport entre démocratie et socialisme qui le conduisait à souligner l'importance de la rupture révolutionnaire, contre Lichtenberger qui avait fait remonter les origines du socialisme au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il reprochait à Jaurès, qui soulignait la force de la philosophie des Lumières, de se limiter à donner tout simplement la liste des philosophes (Montesquieu, Voltaire, Diderot, Buffon, Rousseau) qui étaient présents à l'esprit des révolutionnaires<sup>96</sup>. Il faisait le même reproche à Mathiez, chez lequel, écrivait-il, les rapports entre Lumières et Révolution étaient affirmés plutôt que traités de façon critique : Mathiez aussi avait vu dans la pensée des philosophes le dénominateur commun des révolutionnaires, mais sans remarquer les différences et les contrastes, entre, par exemple, les idées religieuses de Voltaire, qui acceptait le culte catholique de façon machiavélique, et celles de Rousseau, qui fondait une nouvelle religion civique. Dans *La révolution et les étrangers*, il notait l'importance des rapports entre cosmopolitisme des Lumières et cosmopolitisme révolutionnaire. Dans *La vie chère et le mouvement social sous la Terreur*, Venturi critiquait les incertitudes et l'anachronisme du langage, tiré du langage contemporain (par exemple, le gouvernement de salut public comme dictature d'un parti au profit d'une classe) ; il lui reprochait aussi de ne pas avoir souligné de façon suffisante les différences entre jacobinisme et babouvisme, ce dernier beaucoup plus lié à la situation internationale et à la républicanisation des territoires libérés, mais, à la différence du jacobinisme, manquant d'une poussée spontanée venue d'en bas. Il reconnaissait toutefois à Albert Mathiez d'avoir rompu la vision de la Révolution comme bloc unitaire. Surtout, il prenait en considération ses nombreuses études sur Montesquieu et son analyse du rôle que ses idées avaient exercé dans la pensée nobiliaire. Là aussi, il lui reprochait d'évoquer trop rapidement ce problème : il fallait étudier la révolte nobiliaire soit dans

les aspects qui regardaient vers le passé, soit dans ses nouvelles aspirations de liberté, retrouver l'équilibre entre ancien et nouveau qui fait partie de toutes les révoltes qui se croisent dans la Révolution <sup>97</sup>. Autant de considérations qui montraient clairement ses soucis d'aborder d'une façon renouvelée l'étude des rapports entre Lumières et Révolution, attentive aux échanges, aux différences, aux continuités, aux ruptures, aux héritages, en dehors de tout anachronisme.

- 33 Après la guerre, l'étude du *triennio* italien, longtemps condamné comme simple importation d'une révolution étrangère et comme le fruit d'une philosophie abstraite et utopique, fut enfin menée d'une façon nouvelle, grâce aux travaux de Galante Garrone, de Delio Cantimori, d'Armando Saitta. Certes, le débat sur le jacobinisme italien fut alors marqué par une conception monolithique de la Révolution française, vue comme modèle de révolution « active » et triomphante à laquelle il fallait comparer les expériences « passives » et défailtantes des autres pays. Il fut aussi profondément marqué par les thèses d'Antonio Gramsci sur les « origines du Risorgimento italien », qui avaient le mérite de tirer de l'oubli le jacobinisme italien, mais le considéraient plutôt comme une catégorie politique et comme une clef interprétative de longue durée, que comme phénomène historique précis dans son contexte concret <sup>98</sup>. Surtout, au moment où ce débat se déroula, l'image de la Révolution française, telle qu'elle ressortait des études connues et diffusées en Italie, était, certes, une image mouvante et variée, qui attirait l'attention sur la multiplicité d'enjeux politiques et de conflits sociaux mis en relief par Jaurès, Mathiez, Lefebvre, puis Soboul ; mais qui, en même temps, se polarisait autour d'un 89 des droits de l'homme ou du triomphe de la bourgeoisie, et d'un 93 radical, jacobin, terroriste pour les uns, pour les autres capable d'instaurer un lien actif avec les masses populaires, suivant la lecture de Gramsci.
- 34 Le *triennio* trouva ainsi une place reconnue dans les origines du *Risorgimento* italien. En même temps, grâce surtout aux études de Franco Venturi, le mouvement réformateur éclairé qui l'avait précédé retrouvait une considération autonome, en dehors de tout téléologisme, mais sans oublier le problème des rapports entre Lumières et Révolution <sup>99</sup>. Encore une fois, l'historiographie était appelée à réfléchir sur ses sources et ses méthodes, sur les tâches et les instruments de la recherche historique, devant la crise de l'historicisme idéaliste.
- 35 Walter Maturi fut aussi parmi ceux qui se battirent le plus contre le téléologisme et l'anachronisme qui avaient largement caractérisé l'historiographie des « origines du *Risorgimento* ». Avec Croce, il affirmait qu'il ne fallait pas « transférer dans l'histoire du passé les intérêts et les concepts des époques postérieures » <sup>100</sup>. Comme il écrivait en 1950, il fallait reconnaître tout son poids à la Révolution française dans les origines du *Risorgimento* italien. En commentant les thèses de Gioacchino Volpe, selon qui l'Italie avait réalisé toute seule son *Risorgimento* à travers un long cheminement historique, dont Vittorio Alfieri représentait la prise de conscience, Maturi en arrivait à s'exclamer : avec Alfieri « nous sommes à l'époque de la Révolution Française et cette maudite révolution d'une façon ou de l'autre s'en mêle » <sup>101</sup>. Le problème, observait encore Maturi « n'est pas d'élever les siècles, armés en tous points l'un contre l'autre, mais c'est de les comprendre dans leur continuité et dans leur succession, reconnaissant à chacun le sien, sans accélérer les temps » <sup>102</sup>.
- 36 Il ne s'agissait pas, donc, de dresser la Révolution contre les Lumières. Delio Cantimori, écrivant à la fin de 1945 à Franco Venturi à propos de ses études sur Diderot et sur l'*Encyclopédie*, l'exhortait : « Les études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, suivant votre démarche,

seront bénéfiques, ouvriront des horizons à nos chercheurs et leur élargiront l'esprit »<sup>103</sup>. Et Franco Venturi lui répondait : « Pensez-vous vraiment que je pourrais réussir à faire quelque chose d'utile pour l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle ? »<sup>104</sup>

- 37 Mais le débat sur les rapports entre Lumières, réformes et Révolution dans l'histoire italienne reste largement ouvert, comme le prouvent quelques études récentes<sup>105</sup>. Vincenzo Ferrone, en particulier, historien de la culture italienne au XVIII<sup>e</sup> siècle, et particulièrement méridionale, éditeur avec Daniel Roche du bien connu *Dictionnaire historique des Lumières*<sup>106</sup>, a voulu souligner les éléments de continuité dans la pensée politique italienne des Lumières à la Révolution. Bien conscient des implications idéologiques qui ont très longtemps pesé sur cette thèse, chère à une partie (mais seulement à une partie, comme on l'a vu) de l'historiographie nationaliste, il a ressenti le besoin de préciser que « le contexte historique actuel [...] permet de la reformuler en des termes inédits »<sup>107</sup>.
- 38 Il a repris et développé cette thèse dans son tout récent volume sur la pensée de Gaetano Filangieri, et sur son poids dans l'élaboration du projet constitutionnel des Lumières en Italie et en Europe. Dans un chapitre entièrement consacré à Vincenzo Cuoco, Ferrone développe une analyse profonde de sa pensée, l'analysant dans le contexte historique italien plutôt qu'à la lumière de la culture politique française. Il voit dans Cuoco une « lutte politique sans pitié contre la tradition des réformateurs des Lumières représentée par Genovesi, Pagano, Filangieri, Beccaria, Verri, de la part d'une nouvelle génération qui avait mûri définitivement les formes initiales de réalisme et de modération politique du XVIII<sup>e</sup> siècle à la dure école de la culture révolutionnaire »<sup>108</sup>. Cuoco, le Cuoco « modéré » d'une longue tradition historiciste, replacé ensuite dans le contexte du *triennio* et de l'émigration politique<sup>109</sup>, transformé enfin en « jacobin » par la belle biographie d'Antonino de Francesco<sup>110</sup>, retrouve les caractères réactionnaires que nous avons vu présents dans le jugement porté par Furio Diaz. Il n'est pas possible de reprendre ici le long débat toujours ouvert sur l'interprétation de sa pensée, en particulier dans son « essai historique sur la révolution de Naples », dont de Francesco lui-même a systématiquement reconstruit le sort historiographique aux XIX-XX<sup>e</sup> siècles<sup>111</sup>.
- 39 Cuoco, dont la position était très différente de celle d'Edmund Burke, ne rejeta ni la Révolution française ni les Lumières, comme il paraît évident surtout par ses écrits de journaliste dans les années 1801-1815<sup>112</sup>. Le débat autour de sa pensée est un exemple, me semble-t-il, du risque de retour des vieilles tentations d'« élever les siècles armés en tous points l'un contre l'autre ».

---

## NOTES

1. Furio DIAZ, *L'incomprensione italiana della Rivoluzione francese. Dagli inizi ai primi del Novecento*, Torino, Bollati Boringhieri, 1989, p. 7. Voir aussi Furio DIAZ, « La Révolution et son accueil hors de France », dans *L'image de la Révolution française*, communications présentées lors du Congrès Mondial pour le Bicentenaire de la Révolution, Sorbonne, Paris, 6-12 juillet 1989, vol. IV, dirigé

par Michel VOVELLE, *Rapports collationnés* par Marie-Claude Baron, Oxford, Pergamon Press, 1990, pp. 2375-2388.

2. Furio DIAZ, *L'incomprensione italiana (...)*, op. cit., p. 8.

3. «Introduction», dans Rainer RIEMENSCHNEIDER (Hrsg.), *Bilder einer Revolution. Die Französische Revolution in den Geschichtsschulbüchern der Welt*, Mit einem Vorwort von Michel Vovelle, Frankfurt/Main-Paris, Moritz Diesterweg/L'Harmattan, 1994, pp. 2-3.

4. *Id.*, p. X. On manque d'une analyse des manuels scolaires italiens du début du XX<sup>e</sup> siècle, la communication de Rudy DAMIANI, *id.*, pp. 85-93, portant sur la période suivant 1970. Sur la Révolution française dans les manuels scolaires, voir aussi la section «La Révolution enseignée», dans *L'image de la Révolution française*, op. cit., vol. II, pp. 1305-1382. Aux rapports entre recherche et manuels a été consacré le récent Colloque organisé à Naples par la Commission internationale d'histoire de la Révolution française, *Entre enseignement et recherche : l'histoire de la Révolution française*, 2-4 octobre 2003.

5. Furio DIAZ, *L'incomprensione italiana (...)*, op. cit., p. 11.

6. Furio DIAZ, «La Révolution et son accueil», op. cit., p. 2379.

7. Furio DIAZ, *L'incomprensione italiana (...)*, op. cit., pp. 38-43.

8. *Id.*, pp. 23-30.

9. *Id.*, pp. 32-38.

10. *Id.*, pp. 44, 48.

11. *Id.*, pp. 61-70. Pour une analyse différente de la pensée de Manzoni sur la Révolution française, cf. Luca MANNORI, «Manzoni e il fenomeno rivoluzionario. Miti e modelli della storiografia ottocentesca a confronto», dans *Quaderni fiorentini per la storia del pensiero giuridico moderno*, XV, 1986, pp. 7-106 ; Luciano GUERCI, «Alessandro Manzoni e il 1789», dans *Mentalità e cultura politica nella svolta del 1789*, a cura di Paolo VIOLA, *Studi settecenteschi*, 10, Napoli, Bibliopolis, 1987, pp. 229-253.

12. Furio DIAZ, *L'incomprensione italiana (...)*, op. cit., pp. 49-50.

13. *Id.*, pp. 44, 48.

14. *Id.*, p. 77.

15. *Id.*, pp. 63-64.

16. Furio DIAZ, *Dal movimento dei lumi al movimento dei popoli. L'Europa tra illuminismo e rivoluzione*, Bologna, Il Mulino, 1986.

17. Furio DIAZ, *Filosofia e politica nel Settecento francese*, Torino, Einaudi, 1962.

18. Lettre de Venturi à Giorgio Agosti, dans «Franco Venturi : lettere da Mosca (1947-1948)», a cura di Aldo AGOSTI et Giovanni DE LUNA, in *Passato e presente*, XIII, 1995, pp. 108-109, citée par Ettore Cinnella, «Franco Venturi storico del populismo russo», dans *Il coraggio della ragione. Franco Venturi intellettuale e storico cosmopolita*, a cura di Luciano GUERCI et Giuseppe RICUPERATI, Torino, Fondazione Luigi Einaudi, 1998, p. 311.

19. Cf. Leo VALIANI, Franco VENTURI, *Lettere 1943-1979*, a cura di Edoardo TORTAROLO, Introduzione di Giorgio Vaccarino, Firenze, La Nuova Italia, 1999, p. 293.

20. Cf. Giuseppe SORGE, *Interpretazioni italiane della rivoluzione francese nel secolo decimonono*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1973 ; Corrado VIVANTI, «Le polemiche sulla Rivoluzione française in Italia negli anni intorno al primo centenario», dans *La storia della storiografia europea sulla Rivoluzione française* (Relazioni Congresso maggio 1989), Roma, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1990, II, pp. 435-458 ; Armando SAITTA, «La storiografia italiana sulla Rivoluzione française : echi e silenzi», *id.*, pp. 491 et suiv. ; Giovanni SPADOLINI, *L'Italia e la Rivoluzione française nel primo centenario dell'89*, Firenze, Le Monnier, 1989.

21. Sur la fortune de Taine dans l'historiographie française et italienne, cf. Regina POZZI, *Hippolyte Taine. Scienze umane e politica nell'Ottocento*, Venezia, Marsilio, 1993. Plus général, sur

l'historiographie française sur la révolution au XIX<sup>e</sup> siècle, *id.*, *Tra storia e politica. Saggi di storia della storiografia*, Napoli, Morano, 1996.

22. Walter MATURI, *Interpretazioni del Risorgimento. Lezioni di storia della storiografia*, Prefazione di Ernesto Sestan, Aggiornamento bibliografico di Rosario Romeo, Torino, Einaudi, 1962, p. 47 (cours des leçons universitaires de 1945-1946). Voir aussi *id.*, «Gli studi di storia moderna e contemporanea», dans *Cinquant'anni di vita intellettuale italiana 1896-1946. Scritti in onore di Benedetto Croce per il suo ottantesimo compleanno*, a cura di Carlo Antoni e Raffaele Mattioli, Napoli, Esi, 1950, vol. I, pp. 209-210.

23. Cf. Walter MATURI, *Interpretazioni del Risorgimento*, *op. cit.*, p. 132 (à propos de Cesare Balbo).

24. Cf. *id.*, pp. 350-376 ; Alessandro GALANTE GARRONE, «Carlo Tivaroni», dans *L'albero della Rivoluzione. Le interpretazioni della Rivoluzione francese*, a cura di Bruno BONGIOVANNI e Luciano GUERCI, Torino, Einaudi, 1989, pp. 629-633.

25. Alessandro LUZIO, *Francesi e giacobini a Mantova dal 1797 al 1799*, Mantova, stab. tipografico eredi Segna, 1890, p. VI.

26. Cesare LOMBROSO, «La delinquenza nella rivoluzione française», dans *La vita italiana durante la Rivoluzione francese e l'Impero*, 3 vol., Milano, fratelli Treves, 1897, vol. I, pp. 1-56. Cf. Luisa MANGONI, «Cesare Lombroso», dans *L'albero della rivoluzione*, *op. cit.*, pp. 401-404.

27. Vittorio FIORINI, «I francesi in Italia (1796-1815)», dans *La vita italiana durante la Rivoluzione francese*, *op. cit.*, pp. 162-163, 178, 189-190.

28. Guido POMPILJ, «La Repubblica partenopea», *id.*, p. 207.

29. *Id.*, p. 198.

30. Cf. Giuseppe GIARRIZZO, *Per la Francia, per la libertà. La Sicilia tra due centenari, 1882-1889*, Acireale, Giuseppe Bonanno, 1989, pp. 11-17.

31. Cf. Giuseppe SORGE, *Interpretazioni italiane*, *op. cit.*, pp. 124-125.

32. *Id.*, pp. 130-133.

33. Je me permets de renvoyer à mon article «Un héritage hors de France : les institutions culturelles italiennes et la Révolution française», dans *Héritages de la Révolution française à la lumière de Jaurès*, sous la direction de Christine PEYRARD et Michel VOVELLE, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2002, pp. 131-145.

34. Cf. Carlo ANTONI, «Studi sulla teoria e la storia della storiografia», dans *Cinquant'anni di vita intellettuale italiana*, *op. cit.*, pp. 63-64. Plus récemment ce débat a été repris par Maurizio Martirano dans son Introduction à Pasquale VILLARI, *La storia è una scienza?* Presentazione di Fulvio Tessitore, Soveria Mannelli (Catanzaro), 1999, pp. 11-32.

35. Benedetto CROCE, *La rivoluzione napoletana del 1799. Biografie - Racconti - Ricerche*, Bari, Laterza, 1968 (I éd. 1887-1896). Cet ouvrage a été récemment réimprimé par Bibliopolis, Napoli, 1998, en deux éditions, qui reproduisent le texte de 1948 : l'une dans le cadre de l'édition nationale des œuvres de Benedetto Croce, l'autre, avec une présentation de Fulvio Tessitore, dans le cadre des célébrations du bicentenaire de 1799 de l'Université de Naples «Federico II».

36. Benedetto CROCE, *Teoria e storia della storiografia*, Bari, Laterza, 1927, p. 23.

37. Cf. Roberto PERTICI, *Storici italiani del Novecento*, «Storiografia», III, 1999, Pisa-Roma, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, Pisa-Roma, 2000, pp. 7 et sq.

38. Cf. Benedetto CROCE, *Storia del Regno di Napoli*, Bari, Laterza, 1924.

39. Cf. Walter MATURI, «Gli studi di storia moderna e contemporanea», *op. cit.*, p. 234.

40. Voir, par exemple, la préface à la 3<sup>e</sup> éd. de son *Materialismo storico ed economia marxistica* (1<sup>re</sup> éd. 1899), Bari, Laterza, 1917, p. XIII.

41. Luciano GUERCI, «Alessandro Manzoni e il 1789», *op. cit.*, p. 241 ; Luca MANNORI, «Manzoni e il fenomeno rivoluzionario», *op. cit.*, pp. 59-63.

42. Cf. Piero CRAVERI, «Gli appunti inediti dei corsi universitari di Antonio Labriola sulla Rivoluzione française», in *Archivio storico per le province napoletane*, CX, 1992, pp. 331-350 ; Luigi

DAL PANE, *Antonio Labriola nella politica e nella cultura italiana*, Torino, Einaudi, 1975 ; Innocenzo CERVELLI, «Antonio Labriola », dans *L'albero della rivoluzione*, op. cit., pp. 338-342.

43. Sur la genèse de son ouvrage, voir la Préface de Franco Venturi dans Gaetano SALVEMINI, *La Rivoluzione francese (1788-1792)*, Milano, Feltrinelli, 1962, pp. V-XV. Voir aussi Massimo L. SALVADORI, *Gaetano Salvemini*, Torino, Einaudi, 1963 ; Alessandro GALANTE GARRONE, *Salvemini e Mazzini*, Messina-Firenze, D'Anna, 1981 ; Nicola TRANFAGLIA, «Gaetano Salvemini », dans *L'albero della Rivoluzione*, op. cit., pp. 563-567. Sur SALVEMINI, cf. *Gaetano Salvemini*, Bari, Laterza, 1959 ; *Atti del Convegno su Gaetano Salvemini*, Firenze 8-10 Novembre 1975, a cura di Ernesto Sestan, Milano, Il Saggiatore, 1977 ; *Gaetano Salvemini tra politica e storia*, a cura di Gaetano Cingari, Roma-Bari, Laterza, 1986.

44. Walter MATURI, «Gli studi di storia moderna e contemporanea », op. cit., p. 257.

45. *Id.*, p. 259. Voir aussi Walter MATURI, *Interpretazioni del Risorgimento*, op. cit., pp. 447-459.

46. Gaetano SALVEMINI, *La rivoluzione francese*, op. cit., p. 34.

47. *Id.*, p. 69.

48. Cf. Carlo CAPRA, *L'età rivoluzionaria e napoleonica in Italia 1796-1815*, Torino, Loescher, 1978, pp. 11-12.

49. Ettore ROTA, *L'Austria in Lombardia e la preparazione del movimento democratico cisalpino*, Milano-Roma-Napoli, Biblioteca storica del Risorgimento italiano, serie V, n. 10, 1911, pp. 272-273 et 287.

50. Ettore ROTA, «Nazionalismo e storicismo. Rapporti di pensiero tra Italia e Francia avanti e dopo la Rivoluzione francese », publié dans les premiers numéros de la *Nuova rivista storica*, en 1917-1918, I, pp. 21-55, 294-338 ; II, pp. 190-208, 523-553. Voir à ce sujet Antonio CASALI, *Storici italiani fra le due guerre. La «Nuova Rivista Storica» (1917-1943)*, Napoli, Guida, 1980, pp. 32-33.

51. Walter MATURI, «Gli studi di storia moderna e contemporanea », op. cit., p. 212.

52. E. ROTA, *Il problema italiano dal 1700 al 1815 (L'idea unitaria)*, Milano, 1941 (1re éd. 1938), pp. 9-10 et 19. Sur les origines économiques et culturelles du *Risorgimento* au XVIII<sup>e</sup> siècle il insistait aussi dans *Le origini del Risorgimento (1700-1800)*, Milano, Vallardi, 1938.

53. Mario MIRRI, «Riflessioni su Toscana e Francia, riforme e rivoluzione », dans *Atti del Convegno 1789 in Toscana. La rivoluzione francese nel Granducato*, «Annuario dell'Accademia etrusca di Cortona », XXIV, 1990, p. 226 ; voir aussi *id.*, «Dalla storia dei 'lumi' e delle 'riforme' alla storia degli 'antichi stati italiani' », dans *Pompeo Neri*, *Atti del Colloquio di Studi di Castelfiorentino*, 6-7 maggio 1988, Castelfiorentino, Società storica della Valdelsa, 1992, en particulier pp. 415 et sq.

54. Cf. Walter MATURI, «Gli studi di storia moderna e contemporanea », op. cit., pp. 233-235.

55. Cf. *id.*, pp. 235-243.

56. Cf. *id.*, pp. 237-239.

57. Giuseppe MARANINI, *Classe e Stato nella rivoluzione francese*. Cf. Gian Carlo JOCTEAU, «Giuseppe Maranini », dans *L'albero della Rivoluzione*, op. cit., pp. 435-440. Sur les prises de position à l'égard de la Révolution française de la part de représentants du régime fasciste ou d'auteurs fascistes, cf. Luciano GUERCI, «Immagini di Robespierre nell'Italia del Novecento », dans *Images de Robespierre*, Actes du Colloque international de Naples, 27-29 septembre 1993, Textes réunis par Jean EHRARD avec le concours d'Antoinette Ehrard et de Florence Devillez, Istituto italiano per gli studi filosofici, Centre de recherches révolutionnaires et romantiques (Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand), Napoli, Vivarium, 1996, pp. 427-454.

58. Benedetto CROCE, *Storia d'Europa nel secolo decimonono*, Bari, Laterza, 1932.

59. Guglielmo FERRERO, *Les deux révolutions françaises, 1789-1796*, a cura di L. MONNIER, Neuchâtel, 1951. Cf. Luisa MANGONI, «Guglielmo Ferrero », dans *L'albero della rivoluzione*, op. cit., pp. 190-193.

60. Recueillis ensuite dans le volume *Filippo Buonarroti e altri studi*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1971.

61. Cf. Massimo BAIONI, «Fascismo e Risorgimento. L'Istituto per la storia del Risorgimento italiano », in *Passato e presente*, XV, 1997, pp. 65 et sq. ; Simonetta SOLDANI, «Risorgimento », dans *Il mondo contemporaneo*, 1, *Storia d'Italia*, t. 3, Firenze, La Nuova Italia, 1978.
62. *Rassegna storica del Risorgimento, Indice per autori e per materie 1914-1963*, a cura di Giovanna BERNAU e Ada GUATELLI, Roma, Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1968.
63. Dans la traduction éditée par Gastone Manacorda.
64. Seul J. Godechot avait déjà paru dans la revue de l'Institut pour l'ouvrage écrit avec Georges BOURGIN, *L'Italie et Napoléon*, dont le compte rendu (de Marino Ciravegna) fut publié dans l'année XXIII, 1936, pp. 1717-1719. La revue publia aussi l'article de J. GODECHOT, «Démographie et économie dans les origines du Risorgimento », dans l'année XLIV, 1957, pp. 382-389.
65. Pia ONNIS ROSA, «Les études italiennes sur l'histoire de la Révolution française de 1940 à 1949 », *A.H.R.F.*, XXII, 1950, pp. 358-361, réédité dans son *Filippo Buonarroti, op. cit.*, pp. 146-151.
66. Je me permets de renvoyer à mon article «Carlo Zaghi e il giacobinismo italiano », présenté au Colloque pour les quatre-vingt-dix ans de Carlo Zaghi organisé par l'Istituto Universitario Orientale et l'Istituto italiano per gli studi filosofici, *Italia giacobina e napoleonica*, Naples, 9-10 novembre 2000 (sous presse).
67. Cf. Roberto PERTICI, *Storici italiani del Novecento, op. cit.*, pp. 17-19.
68. Ainsi Gioacchino VOLPE, «Storici del Risorgimento a Congresso (Roma 1932) », dans *Educazione fascista*, 10, 1932, p. 405, cité par Massimo Baioni, «Fascismo e Risorgimento », *op. cit.*, p. 53. Sur Gentile, cf. Maria Luisa CICALESE, «Giovanni Gentile e la Rivoluzione francese », dans *La storia della storiografia europea, op. cit.*, II, pp. 459-489.
69. Cf. Roberto PERTICI, «Il Mazzini di Giovanni Gentile », dans *Giornale critico della filosofia italiana*, LXXVIII, 1999, pp. 117-180, et *id.*, *Storici italiani del Novecento, op. cit.*, pp. 105-158 ; Luciano GUERCI, «Gli studi venturiani sull'Italia del '700 : dal Vasco agli Illuministi italiani », dans *Il coraggio della ragione, op. cit.*, p. 211.
70. Voir Massimo BAIONI, «Fascismo e Risorgimento », *op. cit.*
71. Cf. Giuseppe TALAMO, «Alberto Maria Ghisalberti », dans *Rassegna storica del Risorgimento*, LXXXVII, 2000, pp. 5-20.
72. «Lettere di Omodeo a Croce », dans *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, vol. XVIII, n.s. VI, 1975-1976, p. 85. Sur Omodeo, cf. Roberto PERTICI, *Storici italiani del Novecento, op. cit.*, pp. 57-104.
73. Cf. Antonio CASALI, *Storici italiani, op. cit.*, pp. 158-160.
74. Carlo ZAGHI, *Bonaparte e il Direttorio dopo Campofornio. Il problema italiano nella diplomazia europea : 1797-1798*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1956 ; *La Rivoluzione francese e l'Italia. Studi e ricerche*, Napoli, Cymba, 1966.
75. Cf. Anna Maria RAO, «Carlo Zaghi e il giacobinismo italiano », *op. cit.*
76. Luigi SALVATORELLI, *Il pensiero politico italiano dal 1700 al 1860*, Torino, Sei, 1935 ; *Pensiero e azione del Risorgimento*, 1943. Cf. Alessandro GALANTE GARRONE, «Risorgimento e antirisorgimento negli scritti di Luigi Salvatorelli », *Rivista storica italiana*, 1966, pp. 513 et sq.
77. Luigi SALVATORELLI, *Pensiero e azione, op. cit.*, pp. 55, 63.
78. Nino VALERI, «Pietro Verri un rivoluzionario del 700 », *Nuova Antologia*, 1934 ; cf. Carlo CAPRA, *I progressi della ragione. Vita di Pietro Verri*, Bologna, Il Mulino, p. 7.
79. Cf. U. Massimo MIOZZI, *La scuola storica romana (1926-1943)*, I, *Profili di storici 1926-1936*, II, *Maestro ed allievi 1937-1943*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1982 et 1984.
80. Walter MATURI, «Gli studi di storia moderna e contemporanea », *op. cit.*, pp. 244-245. Sur ses positions historiographiques cf. à présent Massimo L. SALVADORI, «Profilo di Walter Maturi : uno storico tra 'Ethos' e 'Kratos' », *Studi storici*, 44, 2003, n. 2 ; Nicola TRANFAGLIA, «Walter Maturi, tra storia del Risorgimento e storia contemporanea », *id.*

81. Cf. *Il contributo dell'Università di Pisa e della Scuola Normale Superiore alla lotta antifascista ed alla guerra di liberazione*, Pisa, Giardini, 1989 ; Paolo SIMONCELLI, *Cantimori, Gentile e la Normale di Pisa*, Milano, Franco Angeli, 1994.
82. Delio CANTIMORI, *Utopisti e riformatori italiani (1794-1847)*. Ricerche storiche, Firenze, Sansoni, 1943 ; Cf. Giovanni MICCOLI, *Delio Cantimori. La ricerca di una nuova critica storiografica*, Torino, Einaudi, 1970, p. 181 ; Roberto PERTICI, *Mazzinianesimo, fascismo, comunismo : l'itinerario politico di Delio Cantimori (1919-1943)*, Milano, Jaca Book, 1997 (Storia della storiografia, 31, 1997).
83. Adolfo OMODEO, *L'età del Risorgimento italiano*, quatrième édition, réédité par l'Istituto italiano di studi filosofici chez Vivarium, Napoli, 1996. Mais sur son réquisitoire contre Robespierre, cf. Luciano GUERCI, *Immagini di Robespierre*, op. cit., pp. 448-450.
84. Recueillis ensuite dans son *Filippo Buonarroti. Contributo alla storia della sua vita e del suo pensiero*, 2 voll., Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1950-1951 (2e éd. 1972).
85. Torino, Einaudi, 1948.
86. «Lettere di Omodeo a Croce », op. cit., pp. 130-131.
87. Pia ONNIS ROSA, «Les études italiennes », op. cit. ; voir aussi Paolo ALATRI, «Studi sulla Rivoluzione française », *Società*, V, 1949, pp. 705-709.
88. Armando SAITTA, *Le Costituenti francesi del periodo rivoluzionario 1785-1795*, Firenze, Sansoni, 1946.
89. Felice BATTAGLIA, *La libertà e l'eguaglianza nelle dichiarazioni francesi dei diritti dal 1789 al 1795*, Bologna, Zanichelli, 1946.
90. Cf. Gian Carlo JOCTEAU, *Giuseppe Maranini*, op. cit., p. 440.
91. Luigi SALVATORELLI, *Leggenda e realtà di Napoleone*, Torino, Francesco De Silva, 1944.
92. Franco VENTURI, *Jean Jaurès e altri storici della Rivoluzione francese*, Torino, Einaudi, 1948.
93. Alessandro GALANTE GARRONE, *Gilbert Romme. Storia di un rivoluzionario*, Prefazione di Georges Lefebvre, Torino, Einaudi, 1959.
94. Federico CHABOD, *Alle origini della rivoluzione francese*, a cura di Fausto Borrelli, Firenze, Passigli, 1990.
95. Franco VENTURI, *Jean Jaurès e altri storici della Rivoluzione francese*, op. cit., p. 173.
96. *Id.*, p. 80.
97. *Id.*, p. 169.
98. Sur ces tendances historiographiques, je me permets de renvoyer à A. M. RAO, «France et Italie : le jacobinisme en question », dans *La Révolution française au carrefour des recherches*, sous la direction de Martine LAPIED et Christine PEYRARD, Préface de Michel Vovelle, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2003, pp. 155-180. Sur les tendances plus récentes des études sur le *triennio*, je renvoie à mon Introduction à Massimo CATTANEO-Anna Maria RAO, «L'Italia e la Rivoluzione française 1789-1799 », dans la mise à jour de la *Bibliografia dell'età del Risorgimento in onore di A. M. Ghisalberti*, Firenze, Olschki, 2003.
99. Cf. Luciano GUERCI, «Gli studi venturiani sull'Italia del '700 : dal Vasco agli Illuministi italiani », op. cit. ; Roberto PERTICI, *Storici italiani del Novecento*, op. cit., pp. 27-29.
100. Walter MATURI, «Gli studi di storia moderna e contemporanea », op. cit., p. 222.
101. *id.*, p. 246. Voir aussi *id.*, *Interpretazioni del Risorgimento*, op. cit., pp. 550-567.
102. Walter MATURI, «Gli studi di storia moderna e contemporanea », op. cit., p. 247.
103. Lettre du 21 décembre 1945, publiée par Girolamo IMBRUGLIA, *Illuminismo e storicismo nella storiografia italiana*, Napoli, Bibliopolis, 2003, p. 365.
104. Lettre du 20 janvier 1946, *id.*, p. 368.
105. On trouvera plusieurs points de repère dans *Napoli 1799. Fra storia e storiografia*, Atti del convegno internazionale, Napoli, 21-24 gennaio 1999, a cura di Anna Maria RAO, Napoli, Vivarium, 2002, particulièrement dans les contributions d'Anna Maria RAO, «Il 1799 e la Repubblica napoletana : il progetto e i lavori del Convegno », pp. 63-113, et de Vittorio CRISCUOLO,

«L'esperienza della Repubblica napoletana nel quadro del triennio rivoluzionario 1796-1799 », pp. 241-294.

**106.** *L'Illuminismo. Dizionario storico*, a cura di Vincenzo FERRONE e Daniel ROCHE, Roma-Bari, Laterza, 1997.

**107.** Vincenzo FERRONE, «L'illuminismo italiano e la rivoluzione napoletana del '99 », dans *Studi storici*, 40, 1999, pp. 993-1007, et à présent dans *Id., I profeti dell'illuminismo. Le metamorfosi della ragione nel tardo Settecento italiano*, nuova edizione accresciuta, Roma-Bari, Laterza, 2000 (1re éd. 1989), pp. 361-374 : 364, 445.

**108.** Vincenzo FERRONE, *La società giusta ed equa. Repubblicanesimo e diritti dell'uomo in Gaetano Filangieri*, Roma-Bari, Laterza, 2003, p. 262.

**109.** Cf. Anna Maria Rao, *Esuli. L'emigrazione politica italiana in Francia (1792-1802)*, Prefazione di Giuseppe Galasso, Napoli, Guida, 1992. Voir aussi Anna Maria RAO, «Bertrand Barère e Vincenzo Cuoco. Come uscire dalla rivoluzione », et Maité BOUYSSY, «Vincenzo Cuoco et Bertrand Barère. Regards croisés pour révolutions perdues », dans Vincenzo CUOCO, *Histoire de la Révolution de Naples, ristampa anastatica della traduzione di Bertrand Barère (1807)*, a cura di Anna Maria Rao e Maité Bouyssy, Napoli, Istituto italiano per gli studi filosofici-Vivarium, 2001, pp. 9-57, 59-108.

**110.** Antonino DE FRANCESCO, *Vincenzo Cuoco. Una vita politica*, Roma-Bari, Laterza, 1997.

**111.** Antonino DE FRANCESCO, «Il Saggio storico e la cultura politica italiana fra Otto e Novecento », dans V. CUOCO, *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli*, edizione critica [della prima edizione] a cura dello stesso autore, Manduria-Bari-Roma, Piero Lacaita, 1998, pp. 9-197. Voir aussi *Vincenzo Cuoco nella cultura di due secoli*, Atti del Convegno internazionale, a cura di Luigi Biscardi, Antonino De Francesco, Roma-Bari, Laterza, 2002.

**112.** Cf. Vincenzo CUOCO, *Scritti giornalistici 1801-1815*, a cura di Domenico Conte e Maurizio Martirano, Napoli, Fridericiana editrice universitaria, 1999, 2 vol.

## RÉSUMÉS

Le lien entre les Lumières et la Révolution française a été généralement souligné par l'historiographie italienne. La plupart des historiens du XIX<sup>e</sup> siècle les condamnaient toutes les deux comme le produit d'une raison abstraite qui ne pouvait que conduire à la violence. D'autres, au contraire, considéraient la Révolution comme le passage à l'action de la philosophie des Lumières, porteuse d'exigences de liberté et de participation politique. Ce débat fut longtemps influencé par la question des origines du *Risorgimento* et par son interprétation nationaliste, qui, tantôt, exaltait les réformes du XVIII<sup>e</sup> siècle italien, malheureusement interrompues par la Révolution française, tantôt, tout en condamnant ses excès, reconnaissait dans celle-ci le moment de naissance d'une conscience nationale italienne. Ce débat se poursuivit jusqu'aux années 1950 et fut profondément lié non seulement aux différents contextes politiques et idéologiques, mais aussi aux transformations qui touchèrent la recherche historique, son statut professionnel et ses méthodes. À partir des années 1950, le *triennio* révolutionnaire italien (1796-1799) fut enfin reconnu comme un moment fondamental de l'histoire de l'Italie contemporaine. En même temps, le mouvement réformateur éclairé du XVIII<sup>e</sup> siècle retrouva une considération autonome et spécifique, en dehors de tout téléologisme.

The link between the Enlightenment and the French Revolution has often been stressed by Italian historiography. The majority of 19th century historians dismissed both as the product of abstract reason, which was bound to result in violence. Others, on the contrary, considered the Revolution as the call to arms of Enlightenment philosophy, with its promise of liberty and political participation. This debate was for long influenced by the question of the origins of the *risorgimento* and its nationalist interpretation which either exalted 18th century Italian reforms, unfortunately cut short by the French Revolution, or else, while condemning its excesses, recognized it as the moment that gave birth to a national Italian conscience. This debate held sway till the 1950s and was profoundly marked not only by the different political and historical contexts, but also the changes that affected historical research, its professional status and methodology. As from the 1950s, the revolutionary Italian triennio (1796-1799) was finally recognized as the fundamental moment of the history of contemporary Italy. Likewise, the enlightened reform movement of the 18th century regained favour as a subject in its own right, without any teleological connotations

## INDEX

**Mots-clés** : Italie, Historiographie, Risorgimento, Nationalisme, Politique éclairée, Mouvement réformateur, Triennio, historiographie, nationalisme, politique éclairée, mouvement réformateur